

Bernard Lapinalie

La politique du psychanalyste *

« La psychanalyse est-elle un symptôme ? » demande Lacan dans « La troisième ¹ »

Lacan dit que la psychanalyse s'occupe *du réel* tout autant que la science et que ce qu'il y a de plus réel pour l'être parlant c'est le symptôme – le symptôme avec sa dimension antisociale. La politique est donc intimement liée au symptôme dans la mesure où elle offre un traitement au réel du symptôme, et ce au profit d'une jouissance acceptable pour le discours dominant, chaque discours ayant sa propre politique.

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais Lacan a aussi sa politique. Par exemple, lorsqu'il répond à la presse il peut lâcher des pavés de vérité comme « La femme n'existe pas » ou « l'analyse est un symptôme »... et lorsqu'il va en parler aux psychanalystes ce n'est plus le même : il reprend ses habits d'inconscient, distillant soigneusement le chemin d'une vérité qui ne peut que se mi-dire.

Il se trouve que c'est exactement ce qu'il se passe lorsque dans sa conférence de presse qui a lieu à Rome le 29 novembre 1974 avant le VII^e congrès de l'ÉFP (École freudienne de Paris), il lâche que « la psychanalyse est un symptôme »... alors que, trois jours plus tard, dans son intervention dite « La troisième », il reprend la même chose, mais, s'adressant cette fois à des psychanalystes, c'est sous la forme d'une question : « La psychanalyse est-elle un symptôme ? » Et c'est pour aussitôt déplier sa réponse dans son style habituel qui balise le chemin pour ne jamais l'assurer. Du coup ça devient difficile à lire. Je dois dire que la lecture éclairée et éclairante de ce texte par Colette Soler dans son séminaire de 2005-2006 m'a été d'un grand secours, bien que j'en sorte avec une lecture quelque peu différente, que j'aimerais soumettre à la discussion.

Cette question de Lacan a donc piqué ma curiosité car l'idée que la psychanalyse, qui est, comme tout discours, un traitement du réel du symptôme, l'idée donc que la psychanalyse soit elle-même un symptôme paraît contradictoire. Je dois ajouter qu'en avançant dans ce travail je n'ai

pas cessé de me poser une question que je vous prêtais aussi par avance : « À part ma curiosité, quel est l'intérêt pour nous, pour la psychanalyse, de savoir si la psychanalyse est ou non un symptôme ? »

La réponse de Lacan à sa question dans « La troisième »

Pour déplier sa réponse à sa question de savoir si la psychanalyse est un symptôme, Lacan commence logiquement par rappeler ce que lui appelle symptôme – ça paraît simple : le symptôme, « c'est ce *qui vient du réel* », et en plus il a un sens : son sens, ce qu'il veut vraiment dire, « *c'est aussi le réel* ».

« La troisième » : « *J'appelle symptôme ce qui vient du réel [...] Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou extinction, le sens du symptôme, c'est le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses... au sens où elles se rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante, satisfaisante au moins pour le maître.* »

On l'entend bien cliniquement : M. X a épousé sa femme parce qu'elle l'aidait à se désaliéner de sa mère, mais aujourd'hui il est angoissé et il réalise, sur le divan, qu'il n'a fait que s'aliéner à une autre, à sa femme dont il se plaint, et qu'il n'a rien résolu. Il y a bien chez lui un réel qui revient à la même place et dont viennent ses symptômes.

À ce moment de la lecture, nous sommes en droit de penser que si Lacan a rappelé ce qu'est le symptôme c'est pour nous dire enfin si la psychanalyse est, ou n'est pas, un symptôme... Eh bien non, selon son habitude et comme dans une analyse, il ne répond pas et nous laisse le soin de conclure : nous pouvons en effet en déduire que oui, la psychanalyse est bien un symptôme puisqu'elle vient du réel de l'inconscient et qu'elle va aussi vers le réel de l'inconscient, pour le révéler. D'autant qu'il l'a clairement affirmé dans sa conférence de presse trois jours plus tôt :

« La conférence de presse » : « Je pense que la psychanalyse est venue corrélativement à une certaine avancée du discours de la science... *Je vais vous dire ce que j'en dis dans mon petit rapport [« La troisième »] que j'ai cogité pour ce Congrès : la psychanalyse est un symptôme.* Seulement il faut comprendre de quoi [...] la psychanalyse fait partie de ce malaise de la civilisation. Alors le plus probable, c'est quand même qu'on n'en restera pas là à s'apercevoir que le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel. On va nous sécréter du sens à en veux-tu en voilà, et ça nourrira non seulement la vraie religion mais un tas de fausses. »

Depuis Freud en effet, le réel dont vient tout symptôme, c'est le réel de l'inconscient. Et dans sa conférence de presse Lacan a été explicite sur ce réel : il s'agit du réel du rapport sexuel impossible « entre ces parlêtres

que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme », y compris donc pour la psychanalyse qui est un symptôme... réel qui résiste à notre accès par la voie scientifique parce qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire. L'analyse propose un autre accès au réel qui n'élimine pas la question de la vérité.

« La conférence de presse » : « ... *Mais le réel auquel nous pouvons accéder, c'est par une voie tout à fait précise, c'est la voie scientifique, c'est-à-dire les petites équations. Et ce réel-là, le réel réel, si je puis dire, le vrai réel, c'est celui justement qui nous manque complètement en ce qui nous concerne, car de ce réel, en ce qui nous concerne, nous en sommes tout à fait séparés, à cause d'une chose tout à fait précise dont je crois quant à moi [...] que nous ne viendrons jamais à bout ; nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. [...] Sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là [...]. »*

À ce point, je me suis de nouveau posé la question de savoir pourquoi c'est le *rapport sexuel qu'il n'y a pas* qui est le réel d'où vient tout symptôme chez le parlant. La façon dont je le comprends est que les êtres parlants, comme les animaux, rencontrent le réel des corps déjà sexués par la nature, mais qu'ils en sont tout à fait séparés par le langage. En même temps, et c'est le point important, ce réel se redoublerait d'un autre réel, à savoir que l'être parlant se trouve coupé d'une autre jouissance, celle qu'introduit le rapport nécessaire à la reproduction entre les corps naturellement sexués. Disons que le discours les fait homme ou femme mais « ils n'auront jamais la formule du rapport sexuel ». Dans ma lecture, le réel du symptôme sur lequel peut donc opérer la psychanalyse – « pour qu'il en crève » dit Lacan – n'est pas le réel de la jouissance du pur vivant, mais celui *du rapport sexuel qu'il n'y a pas*.

Cette expression « qu'il en crève », Lacan l'a employée plus haut pour dire ce à quoi le psychanalyste devrait s'efforcer : « Que le réel du symptôme en crève... » Notons bien qu'il ne dit pas que c'est le symptôme qui devrait en crever mais son réel. Quant à l'emploi trivial du terme de « crever », dans ce texte dont il a dit qu'il l'a écrit avec soin, il n'est sûrement pas de hasard. Cela baisse d'un cran l'idée de disparition du ou des symptômes à la fin en équivoquant avec la « crevaison », le dégonflement du réel du symptôme, donnant place à ce qui peut rester à la fin d'enveloppe mise à plat.

Alors, de quoi la psychanalyse est-elle symptôme ?

D'abord Lacan rappelle qu'être un symptôme n'est pas réservé à la psychanalyse mais que c'est vrai de tout discours, puisqu'il fait remarquer

que le réel d'où elle vient, c'est « le rapport sexuel » et qu'« il manque dans toutes les formes de société », c'est-à-dire dans chaque discours dominant dont elles se soutiennent – c'est ce même réel pour tous les discours.

« La troisième » : « Le rapport sexuel [...] manque dans toutes les formes de société. C'est lié à la vérité qui fait structure de tout discours. »

C'est pour cela que Lacan va montrer que, si la psychanalyse se différencie des autres discours, c'est dans la mesure où elle est un symptôme pour eux. Pour le montrer, il souligne que l'existence de la psychanalyse va dépendre des autres discours tout en s'y opposant, de ce qu'elle doit échouer à répondre avec succès à « ce qu'on lui demande ». Et il rappelle ce qu'on lui demande : c'est « de nous débarrasser et du réel et du symptôme ! », ce qui bien sûr est antinomique avec la visée d'une psychanalyse.

Mais alors, qui est le « on » qui fait cette demande ? C'est bien sûr l'analysant, c'est le discours quel qu'il soit qui demande à la psychanalyse de faire disparaître le symptôme et le réel qui le cause parce qu'ils entravent le bon ordre. C'est pour cela que Lacan affirme que si la psychanalyse « a du succès, si elle succède dans ce qu'on lui demande, alors elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié », c'est-à-dire qu'elle sera résorbée dans les autres discours. Pour ne pas s'éteindre, « il faut qu'elle échoue dans ce qu'on lui demande », et qu'ainsi « le réel – le même dont se fait chaque discours – insiste ».

« La troisième » : « *Donc tout dépend de si le réel insiste. Seulement pour ça, il faut que la psychanalyse échoue* [dans ce qu'on lui demande]. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie et qu'elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. »

Mais comme il vient de montrer que la psychanalyse, pour réussir, doit être un symptôme pour les autres discours, il pense devoir parer à un possible malentendu : il précise que « ça n'en fait pas pour autant un symptôme social ». Pourquoi ? Parce qu'il ne faudrait pas croire pour autant que c'est un symptôme qui viendrait du social, des autres discours, et qui aurait la fonction de révéler la clocherie des discours, comme on dit « un symptôme cardiaque » parce qu'il vient du cœur et révèle qu'au niveau du cœur ça cloche. C'est dire que le discours analytique n'est pas hiérarchisé, n'est pas au-dessus des autres ; il vient du même réel que les autres, du rapport sexuel qui manque, pour le traiter. Mais alors en quoi se différencie-t-il ?

C'est sa politique qui diffère parce que, ce réel, la psychanalyse vise à le « faire crever »... de le révéler ; alors que les autres discours marchent au pas de le masquer et donc de le laisser vivre. Lacan dit qu'elle a « socialement une autre consistance ».

Et il ajoute là une précision dont la nécessité paraît d'abord énigmatique, à savoir qu'il n'y a « qu'un seul symptôme social », dont la définition croisée avec la lecture de Colette Soler et avec ma clinique m'a laissé perplexe et nécessite de s'y arrêter un peu :

« La troisième » : « *Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. C'est à quoi Marx a paré, a paré d'une façon incroyable.* »

(C. Soler rappelle que la thèse de Lacan est que Marx en théorisant le fonctionnement du capitalisme par la *plus-value* – qui est la part de valeur de son travail qui est soustraite au travailleur – a offert au prolétaire le secours d'un discours, il l'a fait entrer dans le discours capitaliste et a renforcé le capitalisme.)

Le prolétaire lacanien, qu'est-ce que c'est ?

Avec ce terme de prolétaire on pourrait penser que la référence est politique, au discours capitaliste qui fait des prolétaires. Pourtant ce ne peut être le cas parce que son interprétation ne dénonce rien et ne peut pas se faire à partir du discours capitaliste lui-même – un discours ne s'interprète qu'à partir d'un autre – mais doit partir du discours analytique. Une thèse également avancée est que Lacan parle ici de l'individu réduit à son corps avec sa pure jouissance de vivant, a-sociale par définition, d'avant le langage et tout discours, ce que je ne crois pas non plus. Pourquoi ? Déjà il ne nous échappe pas que cette définition du prolétaire lacanien renvoie clairement à la clinique, à sa définition du psychotique, qui n'a nul discours de quoi faire lien social, mais qui est bien un individu déjà marqué par le langage et par *lalangue*, ce qui ne va pas dans le sens de l'individu réduit à son corps avec sa pure jouissance de vivant. Cela ferait du psychotique un modèle du prolétaire lacanien, mais seulement un modèle, car il ne nous échappe pas non plus que lorsque Lacan dit « chaque individu », il indique quelque chose qui vaut pour tous et pas seulement pour le psychotique. Il parle donc de l'individu réduit à son corps d'avant la différenciation des structures cliniques, c'est-à-dire d'avant le Nom-du Père, mais pas d'avant le langage et *lalangue*.

Sa référence est au prolétaire de la Rome antique qui formait une classe, la plus basse. Chaque individu prolétaire y avait pour rôle de fournir des enfants pour la cité, un peu comme une plus-value marxiste. Or un enfant est toujours le symptôme réalisé du ratage du rapport sexuel des parents. Il se référerait donc à l'enfant symptôme de corps du prolétaire

romain, équivalant à la plus-value marxiste, sans le secours d'un discours contrairement à ce que Marx a permis... Mon hypothèse est qu'avec ce terme de *prolétaire* Lacan nous rappelle que chaque individu avec son corps, d'arriver dans le langage, s'en trouve obligatoirement malade, symptomatisé du fait du réel du *rapport sexuel qu'il n'y a pas*, qui est déjà là avec le langage, et ce avant même d'entrer ou non dans un discours. Lacan nous rappelle que c'est bien le langage qui, le premier, produit des prolétaires obligés. Sinon on ne comprendrait pas en quoi le prolétaire « pur vivant » concernerait la psychanalyse, qui ne peut défaire que ce qui a été fait par le langage. Cela vaut d'ailleurs pour chaque discours qui est un secours de jouissance commune pour les prolétaires lacaniens, y compris sans doute pour le discours capitaliste.

Cela va permettre à Lacan d'en tirer des conséquences pour les associations de psychanalystes, à savoir que si la psychanalyse est un symptôme au même titre que les autres discours, « elle a socialement une autre consistance ». Il rappelle que c'est un lien à deux, qu'elle vient à la place du rapport sexuel, et même qu'elle *soude* – le terme est fort – l'analysant au couple analysant-analyste... ce qui exclut d'en faire un lien à plus de deux, un lien qui fasse groupe, contrairement aux autres discours. C'est important pour nous puisque c'est bien pour ça qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il n'y a donc pas à se lamenter sur le fait que les associations de psychanalystes aient les mêmes travers que les autres, que les psychanalystes n'y parlent plus comme des psychanalystes. Le discours analytique, on n'y est pas ailleurs que dans la cure, et plus, quand on y est on en est l'effet, on n'a pas de contrôle sur ce qu'on y fait réellement.

Lacan précise qu'il y a pourtant une école qui ne se définit justement pas d'être une société mais de ce que lui y enseigne quelque chose – en quoi il nous rappelle qu'il faut bien en passer par les autres discours pour aborder le discours analytique, pour penser la psychanalyse.

« La troisième » : « La psychanalyse socialement a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en ça qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel. *Ça ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social puisque le rapport sexuel [...] il manque dans toutes les formes de société. C'est lié à la vérité qui fait structure de tout discours. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il y a une école, qui justement ne se définit pas d'être une société. Elle se définit de ce que j'y enseigne quelque chose. »*

Pour conclure

Pour conclure ce travail, je pense pouvoir répondre à ma question sur l'importance de savoir si la psychanalyse est oui ou non un symptôme. Lacan répond que, oui, elle l'est au même titre que les autres formations humaines parce qu'elles viennent du même réel. Cela montre la structure et cela baisse d'un cran l'idéalisation toujours possible. Mais surtout, dans ce *troisième* rapport de Rome, vingt ans après le premier où il disait que la psychanalyse est une praxis à deux, un traitement du réel par le symbolique, il renouvelle la définition de la psychanalyse et nous oblige à la repenser en la sortant du champ des psychothérapies où « on » voudrait la faire entrer. En la redéfinissant comme un symptôme, il souligne son indissociable dimension politique et sociale. Comme l'a formulé et développé Anastasia Tzavidopoulou ², cette nouvelle définition de la psychanalyse soulève la question, toujours d'actualité, de ce que serait « une orientation politiquement analytique » ; autrement dit, pourquoi et comment les psychanalystes ont quelque chose à dire sur ce qui se passe dans le monde, dans les autres discours.

Freud comme Lacan ont montré que la belle indifférence devant ce qui se passe dans le monde ne convient pas au psychanalyste, car le discours analytique, s'il s'oppose aux autres – ce qui est le cas de tout discours –, dépend aussi des autres, et ne peut donc pas les ignorer. Cette nouvelle définition de la psychanalyse par Lacan me paraît importante pour l'idée que nous nous faisons de ce que c'est que la psychanalyse, pour ce que nous en faisons comme ce que nous en attendons, et donc pour la politique de notre école.

Mots-clés : psychanalyse, politique, symptôme, réel, prolétaire, discours.

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 21 décembre 2017.

1.↑ J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7^e Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1^{er} novembre 1974, inédit.

2.↑ Intervention au séminaire EPFCL « Que pourrait-on dire d'une position politiquement analytique ? », à Paris le 21 décembre 2017.